

## SÉLEUKOS I<sup>ER</sup> ET LE CULTE DE ZEUS *NIKATÔR*\*

Hadrien BRU

 <https://orcid.org/0000-0001-5713-9933>

Université de Franche-Comté/Institut des Sciences  
et Techniques de l'Antiquité (Besançon)

### Abstract

#### Seleucos I and the Cult of Zeus *Nikatôr*

In order to study the cult of Zeus *Nikatôr*, six Greek inscriptions (one from northern Syria and five from southern Anatolia) are gathered and commented. The origin, the diffusion and the longevity of the cult are evoked, since it was vivid until the III<sup>rd</sup> century A.D. in the eastern Mediterranean, mainly in southern Taurus (Pamphylia, Lycia, Pisidia and Phrygia Paroreios). Accordingly, also in connection with onomastics and numismatics, the Seleucid memory and the remembrance of Seleucos I are discussed, from Hellenistic times to the Roman Imperial period, and beyond.

**Keywords:** royal Seleucid cult, religious policy and propaganda, epigraphy, numismatics, onomastics, Syria, Anatolia, southern Taurus, Hellenistic period, Roman Imperial times.

On connaît grâce aux inscriptions, aux monnaies et aux sources littéraires le lien religieux, symbolique et propagandiste indissoluble qui existait entre Séleukos I<sup>er</sup> *Nikatôr* et Zeus<sup>1</sup>, la grande divinité grecque hégémonique de l'Olympe. L'analogie entre ces deux figures incarnant la toute-puissance fut largement utilisée par les Séleucides, bien qu'une telle approche idéologique royale fût loin d'être révolutionnaire. En effet, la très ancienne figure religieuse de Zeus, si populaire depuis l'époque archaïque dans le monde hellénique, avait déjà été instrumentalisée par les rois de Macédoine à l'époque classique, au moins

---

\* En rapport avec cette contribution à *Electrum*, je remercie vivement Edward Dąbrowa, Adrian Dumitru et Kyle Erickson.

<sup>1</sup> Voir notamment Bikerman 1938 (version électronique de 2015 avec changement de pagination), 8, 168 ; Hadley 1974, 58–59, 63 ; Erickson 2009, 30, 57–68 ; Erickson 2013. Les célèbres récits (tardifs) des fondations de Séleucie de Piérie (Appien, *Syr.*, 58) et d'Antioche sur l'Oronte (Libanios, *Or.* XI, 86–88) par Séleukos I<sup>er</sup> en 301–300 av. J.-C. (Malalas 8.199) font notamment la part belle à Zeus ; sur ces fondations séleucides, voir Cohen 2006, 80–93, 126–135.

dès Philippe II, et avec force par Alexandre le Grand comme les monnaies en témoignent. Dans une perspective traditionnelle recherchant une légitimité à la fois politique, historique et culturelle, les rois macédoniens lagides et séleucides ayant succédé à Alexandre ont d'abord privilégié la figure religieuse de Zeus sur les revers de leurs monnayages dès qu'ils s'arrogèrent officiellement par ce biais le titre de *basileus* en 305 avant notre ère, en s'appuyant sur une divinité qui représentait la souveraineté par excellence. C'est ainsi que les premiers Séleucides promurent rapidement sur leurs monnaies les figures symboliques de Zeus *Aetophoros* (Zeus portant l'aigle, son propre animal emblématique) et de Zeus *Nikephoros* (porteur de Victoire).<sup>2</sup> Dans le contexte de luttes politico-militaires féroces entre les prétendants à la succession d'Alexandre au sein de son immense empire, l'utilisation de telles figures sous-tendues par les deux épicleses (non légendées) en question n'étonne pas, tant elle reflète la relative banalité de l'instrumentalisation idéologique de l'imaginaire religieux rendant hommage à la grande divinité tutélaire. En revanche, l'attestation du culte de Zeus *Nikatôr* (Zeus Vainqueur ou Victorieux) en Anatolie et en Syrie, dont l'épiclèse renvoie directement à l'épithète royale de Séleukos I<sup>er</sup> (le roi étant une hypostase de la divinité)<sup>4</sup> interroge davantage, d'une part en raison d'une analogie propagandiste patente entre les deux figures de puissance confinant à une divinisation implicite du souverain (dont des prêtrises sont par ailleurs explicitement connues),<sup>5</sup> d'autre part en vertu d'une documentation épigraphique relativement tardive qui semble pour partie être à dater des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles de notre ère, c'est-à-dire du cœur de l'époque impériale romaine. Cette contribution propose de revenir brièvement sur la documentation concernée, tout en la commentant et l'interprétant.

L'inscription emblématique par laquelle il convient de commencer l'inventaire est bien sûr la liste des prêtrises annuelles des souverains séleucides de Séleucie de Piérie sous le règne de Séleukos IV (187–175 av. J.-C.).<sup>6</sup> La prêtrise de « Séleukos Zeus *Nikatôr* » y est en effet mentionnée à deux reprises (col. A, ll. 11–12,<sup>7</sup> col. B, ll. 12–13) : pour la première fois dans la documentation, la nomenclature séleucide du roi identifie

<sup>2</sup> Bikerman 1938, 168–169. Sur ce point, Séleukos I<sup>er</sup> a fait remplacer la figure de Zeus *Aetophoros* par celle de Zeus *Nikephoros* sur les monnaies frappées à Sardes, Tarse, Antioche sur l'Oronte, Séleucie de Piérie, Séleucie du Tigre, après sa victoire militaire contre Antigone le Borgne à Ipsos en 301 avant notre ère (voir Hadley 1974, 58–59 ; Erickson 2009, 58, 62 ; Erickson 2013, 113–114, 116–117 ; Erickson 2019, 40). Voir également Le Rider – de Callatay 2006, 43–44 et pl. I, 3. P. Debord écrit en outre avec quelque hésitation : « Il me semble évident que ces deux rois [Séleukos I<sup>er</sup> et Antiochos I<sup>er</sup>] ont ressenti (de leur vivant ?) la nécessité, comme leurs illustres prédécesseurs, de ne revendiquer qu'indirectement, par dieu interposé, leur part du divin » (Debord 2003, 298).

<sup>3</sup> Voir Appien, *Syr.*, 57. L'épithète royale Νικátor semble être devenue un titre officiel de Séleukos I<sup>er</sup> non de son vivant, mais après sa mort, son fils Antiochos I<sup>er</sup> ayant divinisé son père et créé pour lui, par souci de légitimité dynastique, un culte dans le temple de Séleucie de Piérie où reposaient ses cendres, qu'Appien (*Syr.*, 63) appelle le Νικατόρειον, une appellation tardive; voir Van Nuffelen 2004, 284–285, 294 ; Erickson 2009, 245. L'usage officiel de l'épithète royale *Nikatôr* paraît relativement tardif au regard de la documentation (cf. *infra*).

<sup>4</sup> Bikerman 1938, 188–189.

<sup>5</sup> Par exemple sous le règne d'Antiochos III à Magnésie du Méandre (*I. Magnesia* 61, l. 2 ; *OGIS* 233 ; *SEG* 32, 1148).

<sup>6</sup> *CIG* 4458 = *OGIS* 245 = *IGLS* III.2, 1184 ; *SEG* 35, 1521. Voir notamment les remarques dans Debord 2003, 303 ; Erickson 2009, 97–98 ; Erickson 2019, 39, 71.

<sup>7</sup> Respectivement assumée par [---]Jogénès fils d'Artémon (col. A, ll. 19), et par Aristia[---] petit-fils d'Aristarkos (col. B, ll. 20–21).

directement et clairement le souverain à Zeus, alors que le terme *Nikatôr* (« Vainqueur », « Victorieux ») renvoie de manière ambiguë à la fois à une épiclèse de Zeus et à une épithète royale de Séleukos I<sup>er</sup>. Bien que ce glissement analogique et sémantique vise bien sûr à placer sur le même plan symbolique et religieux le roi et la divinité, comme lorsque souverains séleucides et divinités sont *synnaoi* dans un sanctuaire,<sup>8</sup> on ne pourra cependant pas en conclure que Séleukos I<sup>er</sup> est directement honoré *stricto sensu* ailleurs par l'unique attestation du culte de Zeus *Nikatôr*.<sup>9</sup> Les prêtres annuels de la liste de Séleucie de Piérie assumaient également en même temps le sacerdoce d'autres rois séleucides (d'Antiochos I<sup>er</sup> à Antiochos III) dans un cadre civique et portaient des noms grecs, en tant que notables considérables de la Séleucide historique. Cette liste paraît avoir été gravée juste après le traité d'Apamée de Phrygie (188 av. J.-C.) et la mort d'Antiochos III l'année suivante, probablement au début du règne de Séleukos IV, au moment où le royaume (ou l'empire) se trouvait fortement affaibli d'un point de vue politique et géopolitique.<sup>10</sup> Cela confirme sans grande surprise l'importance centrale du culte royal dans la perspective d'une volonté de maintien de l'unité politique et territoriale du régime à ce moment, suite au recul géopolitique face à Rome, Pergame et Rhodes en Asie Mineure. On note en outre que si la liste inventorie avant tout les prêtrises des souverains séleucides eux-mêmes, la prêtrise de l'Apollon de Daphné (près d'Antioche sur l'Oronte) est concernée, ce qui désigne clairement les préoccupations dynastiques des autorités religieuses et politiques : seules les divinités traditionnelles grecques tutélaires des Séleucides, Apollon (de Daphné) et Zeus sont nommées dans le texte gravé.

Chronologiquement, c'est ensuite une inscription de l'important port de Sidè, en Pamphylie (voir **Fig. 1**), qui retient notre attention. Il s'agit d'une base de statue<sup>11</sup> qui honore Κιδραμνας fils de Δερκύλος,<sup>12</sup> prêtre de Zeus *Nikatôr*, signée par le sculpteur Διοσκουρίδης fils de Παγκράτης.<sup>13</sup> Dans ce cas, le dédicataire porte un beau nom post-louvite anatolien connu ailleurs en Pamphylie (à Aspendos et Sillyon)<sup>14</sup> en tant que notable local au patronyme grec, alors que l'artiste affiche une nomenclature hellénique. Si sa signature non centrée (ligne 8) montre une graphie, peut-être archaïsante et d'une autre main, qui semble renvoyer au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le lettrage très régulier du corps du texte qui la précède est clairement datable du I<sup>er</sup> s. avant notre ère, comme J. Nollé l'avait saisi dans son corpus de Sidè. Les nomenclatures (noms et patronymes) des dédicants, qui sont un prêtre des « grands dieux » et deux autres personnages désignés comme *epitropoi* chargés de l'exécution du monument, sont typiquement hellénistiques,<sup>15</sup> avec une mention particulière pour la présence de Λᾱγος comme patronyme macédonien concernant l'un d'entre

<sup>8</sup> À l'exemple d'Antiochos III et sa statue dans le temple de Dionysos à Téos, en Ionie, du vivant du roi (*SEG* 41, 1003). Sur la notion même, voir Nock 1930.

<sup>9</sup> Ce qu'avait déjà fait remarquer A. Chaniotis (voir Chaniotis 2015, n° 342).

<sup>10</sup> Sur le traité d'Apamée de Phrygie et ses conséquences, voir Payen 2020 et Dumitru 2021.

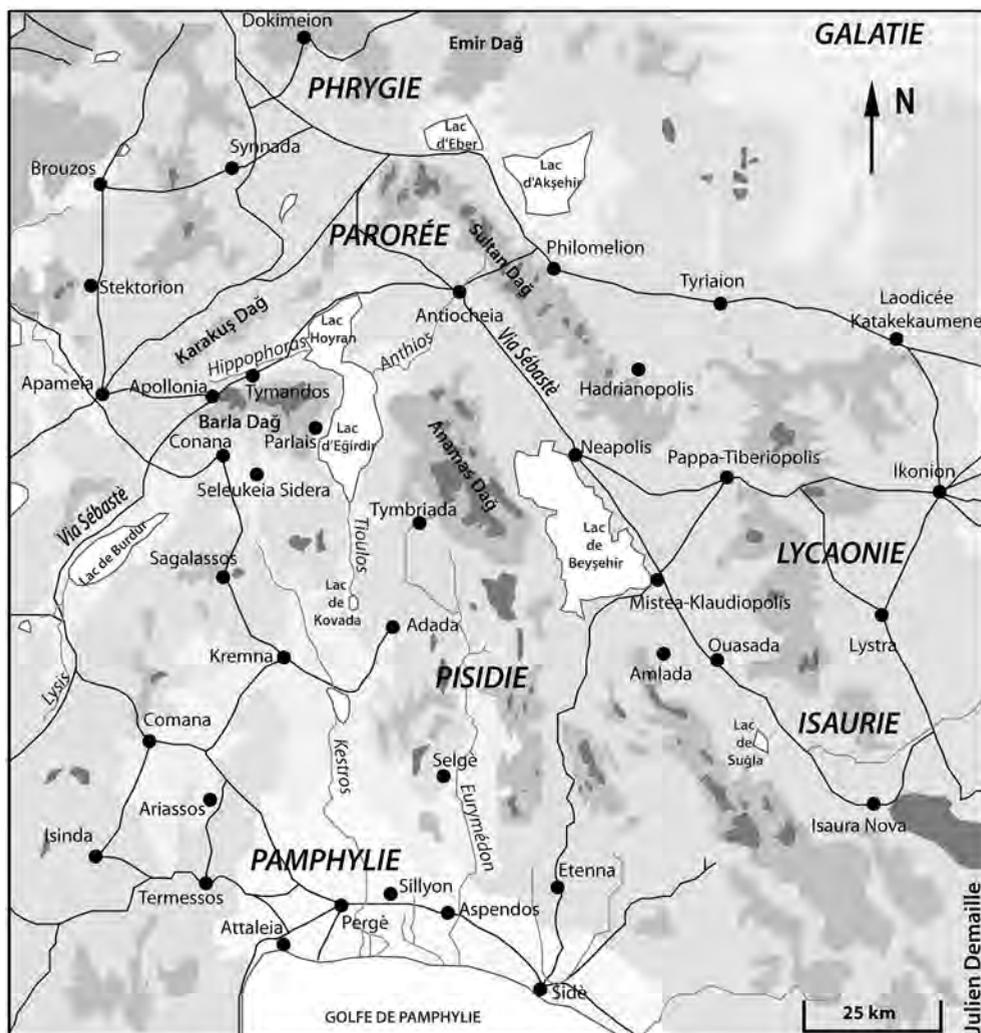
<sup>11</sup> Bean 1965, 13–14, n° 100, fig. 16 (ph.) ; *I.Sidè* II, 90.

<sup>12</sup> *LGNP* VB, 233, Κιδραμνας, n° 3 (nom anatolien) ; *LGNP* VB, 99, Δερκύλος, n°1 (nom grec).

<sup>13</sup> *LGNP* VB, 121, Διοσκουρίδης, n° 73 ; *LGNP* VB, 337, Παγκράτης, n° 21.

<sup>14</sup> Voir *LGNP* VB, 233, Κιδραμνας, n° 1, 4–5 ; Zgusta 1964, 229, § 603–604 ; pour d'autres attestations de formes proches de cet anthroponyme en Kibyratide et en Phrygie Parorée, voir Robert 1962<sup>2</sup>, 212 ; *LGNP* VC, 218.

<sup>15</sup> *LGNP* VB, 389, Στησιων, n° 1 ; *LGNP* VB, 338, Παίων, n° 9–10 aux lignes 3 et 6.



## LA PHRYGIE PARORÉE ET LE TAURUS MÉRIDIONAL

**Fig. 1.** La Phrygie Parorée et la Taurus méridional (H. Bru, *La Phrygie Parorée et la Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine. Géographie historique et sociologie culturelle*, Leiden–Boston 2017, 359, carte 1)

eux (ligne 5).<sup>16</sup> Sidè était un port pamphylien très actif, essentiel sur la côte méridionale de l'Anatolie et débouché maritime de la Pisidie, incontournable pour les marchands, les militaires, les pirates et les mercenaires, lequel fut directement dans la sphère de domination séleucide à partir de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> s. avant notre ère, et ce au moins jusqu'au traité d'Apamée de Phrygie en 188.<sup>17</sup> En réalité, même après cette époque, l'influence culturelle séleucide s'y perpétua, d'une part parce que le lieu est situé de fait au Sud du Taurus, d'autre part en raison de la proximité de la Cilicie, elle-même jouxtant la Syrie du Nord, et plus précisément la Séleucide. Cela est confirmé par une autre attestation du culte de Zeus *Nikatôr* à proximité, non loin de Séleucie de Pamphylie, comme nous le verrons *infra*. Pour ce qui concerne l'Est de la Pamphylie, il importe de souligner que cette région servit de refuge à Antiochos VII *Sidètès* (139–129 av. J.-C.), lequel fut élevé à Sidè (d'où son surnom)<sup>18</sup> avant de défaire Tryphôn,<sup>19</sup> et eut notamment pour général un certain Κενδεβαῖος,<sup>20</sup> portant un anthroponyme post-lou-vite typique du Sud du Taurus.<sup>21</sup>

Plus à l'Ouest en Lycie et à l'intérieur des terres, Arykanda a livré un autel quadrangulaire de calcaire dédié en grec à la « Tychè de l'empereur César »<sup>22</sup> par Ἰέρων (deuxième du nom) fils de Κίλλορτης,<sup>23</sup> démarque de la cité et prêtre de Zeus *Nikatôr*. La titulature simple de l'empereur romain est manifestement celle d'Octavien à la fin des guerres civiles du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ; Octave ayant été adopté par Jules César en septembre 45 av. J.-C. et ayant reçu du Sénat romain le nom d'Augustus en Janvier 27 av. J.-C., nous sommes *a priori* à l'intérieur de cette fourchette chronologique ; en raison des pouvoirs exercés par Marc-Antoine sur l'Orient au nom de Rome jusqu'à 31–30 av. J.-C.,<sup>24</sup> nous pourrions nous situer entre cette date et 27 avant notre ère. La conquête séleucide de la Lycie remonte à 197 av. J.-C., sous Antiochos III, la cité d'Arykanda s'étant soumise à Mithridate le fils du roi séleucide, et s'étant illustrée vers cette époque par un traité de sympolitie et de symmachie avec Tragallassos.<sup>25</sup> Hiéron, dédicant de l'autel d'Arykanda, porte un nom grec, mais son patronyme Killortès est anatolien ; ce notable civique a pu se trouver à la tête d'une *komè* du territoire de la ville lycienne et a dédié par loyalisme un autel à la Tychè du plus puissant des Romains de son époque, certes en tant que membre de l'élite locale, mais également comme prêtre d'une divinité historiquement liée à la puissance militaire et politique sur la longue durée. En effet, les trois attestations suivantes du culte de Zeus *Nikatôr* sont à dater des II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> s. de notre ère, en pleine époque impériale romaine.

<sup>16</sup> LGPN VB, 253, Λᾶγος, n° 3.

<sup>17</sup> Voir J. Nollé, *I.Sidè* I, p. 58–68 (Nollé 1993).

<sup>18</sup> Par ailleurs, Antiochos VIII Grypos (125–96 av. J.-C.) était surnommé *Aspendios* d'après Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 2, 7 ; voir Sievers 2005, 35 ; Dąbrowa 2007, 453, n. 17.

<sup>19</sup> Strabon, XIV, 5, 2.

<sup>20</sup> Josèphe, *Antiquités juives*, XIII, 7, 3 et *Guerre des Juifs*, I, 2, 2 ; *I Macc.* 15, 38–40 et *I Macc.* 16.

<sup>21</sup> Voir Zgusta 1964, 223, § 576–6.

<sup>22</sup> Wörrle 1996, 153–160 ; SEG 46, 1704 ; l'inscription comporte 10 lignes, dont les deux dernières sont incomplètes. L'*incipit* du texte est : Τύχης Αὐτοκράτορος Καίσαρος (lignes 1–3).

<sup>23</sup> Voir LGPN VB, 211, Ἰέρων, n° 31–32 ; LGPN VB, 234, Κίλλορτης, n° 1.

<sup>24</sup> Le 2 septembre 31 av. J.-C. étant la date de sa défaite militaire d'Actium, et le 1<sup>er</sup> Août 30 av. J.-C. celle de la soumission de l'Égypte lagide de Cléopâtre par Octavien.

<sup>25</sup> Voir *I.Arykanda* 1 ; SEG 38, 859 ; 44, 1148.

L'inscription que j'ai vue et photographiée (**Fig. 2**) en 2008 à Büyükkabaca, dans la vallée d'Uluborlu à l'Ouest du lac d'Eğirdir, c'est-à-dire en Phrygie Parorée sur le territoire d'Apollonia de Pisidie,<sup>26</sup> au niveau de la *komè* de Tymandos,<sup>27</sup> est le document qui m'a incité à proposer la présente contribution :<sup>28</sup> connue depuis la *Wolfe Expedition* de 1885, il s'agit d'un piédestal gravé de 6 lignes de grec mutilées à droite, par lesquelles Aelius Telesphoros, ἱερεὺς Δειὸς Εὐρ[υδαμηνοῦ], a élevé à ses frais sur ordre du dieu une statue à [Zeus] *Nikatôr*.<sup>29</sup> La nomenclature du dédicant, avec son gentile impérial de la famille d'Hadrien (*gens Aelia*) et son *cognomen* typique du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>30</sup> en rapport avec Hygie, Asklépios et le culte de la *salus* en vogue à l'époque,<sup>31</sup> nous renvoie volontiers à ce siècle, à la rigueur au début du III<sup>e</sup> s. de notre ère. L'épiclèse de la divinité dont il assume la prêtrise a été restituée grâce à une autre occurrence de ce sacerdoce connue par une inscription grecque de Tymandos de la première moitié du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. publiée par W.M. Ramsay.<sup>32</sup> Le texte de Büyükkabaca étant mutilé en fin de ligne 5 où figurait le nom de la divinité dédicataire au génitif, juste avant l'épiclèse Νεκάτορος au début de la ligne 6, on a jusqu'à aujourd'hui hésité entre les restitutions de [θεοῦ] et [Διὸς]. En raison des autres attestations du culte de Zeus *Nikatôr* évoquées ici, et plus particulièrement de celle de Konane (*cf. infra*) découverte non loin d'Apollonia de Pisidie, juste de l'autre côté de la chaîne montagneuse du Barla Dağ, on peut à mon sens restituer avec certitude le texte aux dernières lignes (5–6) comme suit :

ἀνέστησα τὸ ἄγαλμ[α Διὸς]  
Νεκάτορος σὺν τῷ [---]

Déjà en 1933, les éditeurs du volume IV des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* écrivaient à propos de cette inscription (p. 82) : « The text cannot be earlier than the second century, namely four centuries after the disappearance of Seleukid rule in this region ; and this long survival of a cult of θεὸς (or Ζεὺς) Νεκάτωρ suggests that Apollonia was a Seleukid foundation ». Effectivement, la répartition des inscriptions néo-phrygiennes (I<sup>er</sup>–III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) exclusivement à l'Est de la plaine d'Apollonia de Pisidie,<sup>33</sup> ainsi que la cadastration coloniale fossile observable à l'Ouest du territoire civique selon un module semblable à celui des fondations séleucides de Hiéropolis de Phrygie et de Nicée (Bithynie), confirme qu'Apollonia de Pisidie fut bien une fondation séleucide du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.,<sup>34</sup> renforcée ensuite au siècle suivant par les Attalides après le traité d'Apamée de 188 avant notre ère.

<sup>26</sup> Sur le territoire de la cité, voir Bru 2017, 80–88.

<sup>27</sup> Devenue cité par une lettre impériale que j'attribue à la chancellerie de Dioclétien, vers 300 ap. J.-C. (voir Bru – Labarre – Özsait 2009).

<sup>28</sup> Voir déjà Bru 2017, 36, 50, 372, fig. 3.

<sup>29</sup> *MAMA* IV, 226 = *WE*, n° 589 = *SEG* 6, 592.

<sup>30</sup> *LGPN* VC, 414, Τελεσφόρος, n° 43.

<sup>31</sup> Voir Winkler 1995.

<sup>32</sup> Ramsay 1906, 359, n° 27, l. 2.

<sup>33</sup> Bru 2017, 226–237, spécialement 232–234.

<sup>34</sup> Scardozzi 2021.



Fig. 2. Inscription relative au culte de [Zeus] *Nikatôr* (Büyükkabaca, Turquie, *MAMA* IV, 226 = *SEG* 6, 592 ; photo Hadrien Bru)

Juste au Sud d'Apollonia de Pisidie et du massif montagneux du Barla Dağ, près de Gönen, le territoire de la cité de Konane<sup>35</sup> a livré la base d'une statue élevée par « Aurelius Antiochos fils de Proculus selon la prévision de Zeus *Nikatôr* ». <sup>36</sup> Le texte laconique de 7 lignes de grec ne précise pas ce que représente exactement la sculpture, outre le mot *andrias* utilisé aux lignes 6–7 (en l'absence du mot *agalma*). En tout état de cause, comme à Apollonia de Pisidie, il n'est pas question du culte de Séleukos *Nikatôr*, mais d'une attestation de celui de Zeus *Nikatôr*, ce qui est déjà intéressant. La graphie indique l'époque impériale, mais le meilleur élément de datation provient de la nomenclature du dévot, manifestement doté du gentilice de l'empereur Caracalla comme quasi-*prae-nomen* (Aurelius), ce qui nous conduit *a priori* après la *constitutio Antoniniana* de 212, au III<sup>e</sup> s. de notre ère, probablement dans sa première moitié environ. Son *cognomen* (Antiochos),<sup>37</sup> si macédonien et séleucide, mérite d'être souligné, même si son patronyme

<sup>35</sup> Von Aulock 1979, 34–36 ; Belke – Mersich 1990, 311 ; Arena 2005, 198–199.

<sup>36</sup> Labarre – Özsait – Özsait 2010, 85–87, n° 4, avec fig. 62–63 [ph.] (d'où *SEG* 60, 1481 et *AE* 2010, 1662) ; Iversen 2012, 124–125, n° 31 et p. 148 [ph.] (d'où *SEG* 62, 1298 et *AE* 2012, 1690), qui date timidement le texte entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s. de notre ère. Le monument provient de Kalburcu Tepesi, au village de Güneykent. Aux lignes 3–5, le texte indique : κατὰ πρόνοιαν Διὸς Νεικάτορος. Voir le commentaire de Chaniotis 2015, n° 342.

<sup>37</sup> *LGPN* VC, 34, Αντίοχος, n° 118.

(Proculus)<sup>38</sup> est d'origine latine. Konane jouxtait Seleukeia Sidera (sise à l'Est aujourd'hui près du village de Selef)<sup>39</sup> et se trouvait dans une région riche en fondations coloniales séleucides, qu'il s'agit d'Apollonia de Pisidie ou d'Antioche de Pisidie par exemple. Zeus apparaît à plusieurs reprises sur les revers monétaires de Konane (laquelle paraît battre monnaie à partir du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), ainsi que l'aigle sur le foudre.<sup>40</sup> Vers la même époque, à la fin de la période hellénistique, Seleukeia Sidera frappe des monnaies avec une tête de Zeus à l'avant et l'aigle sur le foudre au revers.<sup>41</sup>

Probablement vers la même époque que l'inscription précédente, un intéressant document a été découvert à Lyrbè,<sup>42</sup> sur les marges montagneuses orientales de la plaine de Pamphylie, aux confins méridionaux de la Pisidie. Il s'agit d'un texte honorifique probablement élevé par les habitants d'Etenna pour Marcus Aurelius Rhodonianos Demetrios, « prêtre dédié au dieu Zeus *Nikatôr* à Orokenda ». <sup>43</sup> Une fois encore, en raison du prénom et du gentilice impérial de Caracalla, la nomenclature du dédicataire permet de constater que nous sommes manifestement après 212, au III<sup>e</sup> s. de notre ère, à la rigueur à la fin du II<sup>e</sup> s. si ces éléments onomastiques se rapportent (moins probablement) à Marc-Aurèle. Les deux *cognomina* grecs du personnage évoqué sont à noter : le premier, Rhodonianos,<sup>44</sup> renvoie par son suffixe à une anthroponymie répandue en Pisidie méridionale (on connaît ainsi l'usage de Rhodonianè ou Rhodonis à Orokenda et Sagalassos), alors que le deuxième, Demetrios, bien que banal, fait songer aux rois macédoniens et séleucides. Le sanctuaire de Zeus *Nikatôr* se situait à Orokenda, vieux toponyme anatolien issu de la langue louvite,<sup>45</sup> proche du territoire (ou sur le territoire en tant que *komè*) de la cité de Lyrbè, au Nord de la localité turque de Bucakşeyler. Non loin de là, probablement près du littoral qui pouvait fournir des terres arables, se trouvait l'influente colonie de Séleucie de Pamphylie, dont la localisation exacte dans la région de Manavgat est discutée.<sup>46</sup> Cette attestation du culte de Zeus *Nikatôr* est régionalement à mettre en rapport avec celle de la toute proche Sidè (*cf. supra*).

Ce corpuscule taurique très localisé des attestations de Zeus *Nikatôr* appelle quelques remarques conclusives par lesquelles nous irons à l'essentiel, aussi évoquerons-nous l'origine du culte et sa diffusion, puis sa longévité en rapport avec la mémoire séleucide. La liste des prêtres annuels de Séleucie de Piérie sous Séleukos IV témoigne de la création ambiguë d'une figure divine à laquelle un culte à Séleukos Zeus *Nikatôr* est voué, mais il convient de bien le distinguer de celui de Zeus *Nikatôr* attesté dans le Taurus par nos cinq inscriptions. Concernant celle de Sidè (*I.Sidè* II, 90), P. Van Nuffelen écrit : « D'après nous, il s'agit d'un culte autonome, sans doute macédonien d'origine, de Zeus *Nikatôr*, et non pas d'un culte de Séleukos I sous guise de Zeus, comme le croit l'éditeur

<sup>38</sup> *LGPN* VC, 371, Πρόκλος, n° 95.

<sup>39</sup> Voir Cohen 1995, 349–351 ; von Aulock 1979, 43–45.

<sup>40</sup> Von Aulock 1979, 35, 99 et pl. 20, n° 765.

<sup>41</sup> Von Aulock 1979, 154 et pl. 40, n° 1871.

<sup>42</sup> Voir Arena 2005, 120–121.

<sup>43</sup> Swoboda – Keil – Knoll 1935, 51–52, n° 109, spécialement col. I, l. 5 (d'où *SEG* 42, 1228). Le texte honore à l'accusatif le personnage *ιερασάμενον θεῶ Διὸς Νεικάτορι ἐν Ὀροκένδοις*.

<sup>44</sup> *LGPN* VC, 376, Ῥοδωνιανός, n° 1.

<sup>45</sup> Zgusta 1984, 448, § 948.

<sup>46</sup> Voir Cohen 1995, 340–342.

J. Nollé ».<sup>47</sup> En raison de l'aura de Séleukos I<sup>er</sup> en tant que fondateur de sa dynastie, les historiens modernes ont parfois eu tendance à lui attribuer des fondations civiques et des initiatives non prouvées par la documentation. Aussi pourrait-on penser *a priori* que l'initiative éventuelle d'un culte de Zeus *Nikatôr* serait à créditer à son successeur Antiochos I<sup>er</sup> (281–261 av. J.-C.), ce que nous ne pouvons aucunement démontrer non plus. Mais surtout, « Exception faite d'Antiochos I, on ne peut pas prouver qu'un des prédécesseurs d'Antiochos III ait porté de son vivant l'épithète qu'il porte dans la suite des ancêtres, comme épithète officielle, c'est-à-dire comme valable dans tout l'empire ».<sup>48</sup> Plus encore, P. Van Nuffelen estime que l'uniformisation et l'officialisation des épithètes royales des ancêtres d'Antiochos III sont à attribuer à ce dernier, avant une relative universalisation à l'échelle de l'empire séleucide,<sup>49</sup> phénomène qu'il importe de mettre en rapport avec la structuration du culte dynastique royal d'État par ce souverain. Or on sait par l'ordonnance (*prostagma*) d'Antiochos III à Zeuxis de 209 av. J.-C. découverte à Akşehir (Philomelion) et Pamukçu (ancienne Mysie) que le chambellan du roi, Nikanôr, avait été nommé « grand-prêtre de tous les temples » de l'Anatolie cistaurique dans l'optique manifeste d'une supervision religieuse régionale et centralisée.<sup>50</sup> C'est dans ce type de contexte politico-administratif que des suggestions culturelles auraient pu être faites, les prêtrises se multipliant ensuite souvent à l'initiative des cités et des sanctuaires, par exemple en corrélation avec l'action d'un « grand-prêtre de tous les temples » responsable du Sud du Taurus. Cette hypothèse pourrait être appuyée d'une part par la zone géographique relativement restreinte des attestations du culte de Zeus *Nikatôr* (Lycie, Pamphylie, Pisidie, Phrygie Parorée), d'autre part elle rendrait encore plus tangible la longévité de ce dernier jusqu'à l'époque impériale romaine. Le culte de Zeus *Nikatôr* a nécessairement bénéficié à son origine de la faveur de certains *katoikoi* séleucides du Sud du Taurus, car il s'agissait d'une divinité hiérarchique supérieure du panthéon gréco-macédonien, dont le caractère militaire tombait sous le sens, sans négliger son aspect agonistique plus général. Cependant, nous avons également perçu le succès de ce culte dans le milieu socio-culturel indigène anatolien hellénisé, comme le montrent l'onomastique et la toponymie.

S'il est probable que le culte de Zeus *Nikatôr* se soit développé à l'époque d'Antiochos III dans des cités coloniales séleucides modestes du Taurus qui ne prirent souvent leur essor économique et démographique qu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère (et régulièrement sous la domination attalide après 188 av. J.-C.), d'une part on ne peut cependant exclure totalement qu'il ait débuté plus tôt (entre les règnes d'Antiochos I<sup>er</sup> et d'Antiochos III), d'autre part on comprend mieux le contexte religieux et historique de l'époque de Séleukos IV par ce qu'exprime la liste des prêtrises de Séleucie de Piérie concernant le culte et la présence de l'épithète de Séleukos I<sup>er</sup>. On pourrait ajouter à cela que les rois séleucides Démétrios II (145–139 et 129–126 av. J.-C.) puis Séleukos VI (96–95 av. J.-C.)

<sup>47</sup> Van Nuffelen 2004, 296, n. 93. Effectivement, J. Nollé évoque curieusement une transformation du culte du souverain en culte de Zeus *Nikatôr*, avec survivance à l'époque impériale romaine (*I.Sidè* II, p. 381).

<sup>48</sup> Van Nuffelen 2004, 294.

<sup>49</sup> Van Nuffelen 2004, 293–298.

<sup>50</sup> Voir Malay 1987, d'où *SEG* 37, 1010 ; cf. Gauthier 1989, 402–403, n° 276. J. Ma reproduit et commente le dossier, tout en donnant des compléments bibliographiques (Ma 2004, 326–330, n° 4) ; Malay 2004 ; *SEG* 54, 1237, 1353 ; Müller 2000, 528–529, d'où *SEG*, 50, 1199 ; Dmitriev 2005, 321–322, n. 154 ; Bru 2017, 51, 66, 139, 165.

priront ultérieurement à leur tour le titre de *Nikatôr* pour eux-mêmes, dans un contexte politique de défiance. Cette constatation invite déjà à envisager la longévité du succès de l'épithète-épiclèse *Nikatôr*, alors que nous avons clairement vu *supra* que le culte de Zeus *Nikatôr* s'est poursuivi jusqu'aux II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> s. de notre ère en Anatolie méridionale d'après la chronologie des inscriptions (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.–III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), même si cela surprend parfois l'historien(ne).<sup>51</sup> Plus à l'Est en Syrie (et même en Mésopotamie) à Doura-Europos, le contrat de vente sur parchemin daté de 180 ap. J.-C. prenant à témoin le prêtre du roi Séleukos *Nikatôr*<sup>52</sup> doit être replacé dans son contexte historique exact : celui d'une cité stratégique cosmopolite de l'Euphrate essentiellement fréquentée par les militaires et les marchands depuis sa fondation par Séleukos I<sup>er</sup> *Nikatôr*<sup>53</sup> et par des habitants qui en avaient fidèlement conservé la mémoire, comme le prouve aussi un relief de 158 ap. J.-C. légendé en langue palmyrénienne montrant le roi séleucide en train de couronner le dieu local Gad flanqué d'un sceptre et de deux aigles.<sup>54</sup> Bien que Doura-Europos fût sous domination politique parthe arsacide entre 113 av. J.-C. et 165 ap. J.-C., puis sous domination romaine à partir de la campagne parthique de Marc-Aurèle et Lucius Verus (161–166 ap. J.-C.), la cité conserva en effet ses élites et traditions helléniques.<sup>55</sup> Ces deux documents « syriens » de Doura-Europos répondent en quelque sorte aux inscriptions anatoliennes du Taurus méridional les plus tardives étudiées ici, à la même époque, dans l'expression d'une identité culturelle et historique dont la « Seconde Sophistique » n'est qu'une des résonances. Comme je l'ai expliqué ailleurs, ces revendications identitaires qui avaient pour cadres les cités, les sanctuaires et les nécropoles constituaient souvent une réaction à l'homogénéisation culturelle et politique en cours au sein de l'empire territorial romain.<sup>56</sup> Les vecteurs de ces revendications culturelles et historiques furent les élites socio-politiques (helléniques et indigènes hellénisées), leurs cités cherchant dans le même mouvement à se distinguer entre elles, mais également au regard de l'État impérial romain et de son administration tentaculaire. Or, dans ce vaste paysage impérial romain, la mémoire séleucide s'exprima avec force, gonflée du prestige émanant du dernier général d'Alexandre le Grand à lui avoir survécu : Séleukos I<sup>er</sup>. On peut alors comprendre qu'il n'y eut pas de « résurrection » du culte de Zeus *Nikatôr* en Anatolie méridionale à l'époque impériale romaine : il s'est diffusé puis maintenu sur la longue durée depuis l'époque hellénistique dans des zones historiquement séleucides. À l'époque impériale, on pourrait penser que les milieux militaires romains (soldats d'active légionnaires

<sup>51</sup> Ainsi P. Van Nuffelen : « La résurrection inattendue et brève des cultes séleucides reste difficile à expliquer » (Van Nuffelen 2004, 292).

<sup>52</sup> *P. Dura* 25, ll. 3–4, 19–20 (publié par C. B. Welles, R. O. Fink et J. F. Gilliam en 1959 : Welles – Fink – Gilliam 1959). En 180 ap. J.-C., Doura-Europos était incorporée à l'empire territorial romain depuis une quinzaine d'années (cf. *infra*), contrairement à ce qu'écrit P. Debord évoquant encore la domination parthe, et qui au surplus renvoie par erreur au *P. Dura* 23 (Debord 2003, 283). À propos de ce parchemin, K. Erickson écrit : « It is unclear whether or not this marks the continuance of a cult for Seleucus at Dura-Europos or whether the re-creation of the office is an archaizing Seleukid revival as part of the Greek cultural renaissance under the Romans of the first-second century AD, often known as the Second Sophistic » (Erickson 2013, 119).

<sup>53</sup> Voir Cohen 2006, 156–169.

<sup>54</sup> Rostovtzeff 1939. À ces documents, on pourrait éventuellement ajouter une dédicace à Séleukos *Nikatôr* d'époque hellénistique découverte mutilée dans le temple d'Artémis (*SEG* 7, 347).

<sup>55</sup> Voir Sartre 2001, 717–724 ; Welles 1951.

<sup>56</sup> Bru 2017, 47, 221, 224, 243, 294–295.

ou auxiliaires, ou vétérans) ont pu concourir à son maintien en reconnaissant en Zeus *Nikatôr* la figure de Jupiter *Victor*, laquelle possédait un ancien temple d'époque républicaine à Rome<sup>57</sup> et connut un succès dont les dédicaces latines en vogue ailleurs dans l'empire au II<sup>e</sup> s. de notre ère témoignent.<sup>58</sup> Des attestations du culte de Zeus *Nikatôr*, dont on soupçonne l'origine dans le berceau historique que fut la Séleucide de Syrie,<sup>59</sup> ayant été découvertes en Phrygie Parorée, Pisidie, Lycie et Pamphylie, il n'est pas exclu qu'on en trouve d'autres à l'avenir, notamment en Cilicie.

La persistance de la mémoire séleucide dans l'Orient méditerranéen sous le Haut-Empire romain et même au-delà est un remarquable phénomène, à mettre d'abord au crédit des élites civiques célébrant leur glorieux passé gréco-macédonien en toute conscience historique et familiale. Ce sont probablement elles qui firent exécuter des portraits sculptés des rois séleucides à l'époque impériale romaine, à commencer par ceux du fondateur de la dynastie, Séleukos I<sup>er</sup>. À Laodicée-sur-Mer en 116–117 ap. J.-C., la prêtresse d'Artémis Iulia Berenikè est dans une dédicace présentée par sa mère Cassia Lepida comme une « descendante du roi Séleukos *Nikatôr* »,<sup>60</sup> alors qu'environ au même moment à Athènes (vers 114–116 ap. J.-C.) sur le fameux monument, C. Iulius Antiochus Epiphanes Philopappos, petit-fils du roi Antiochos IV de Comma-gène, revendique le fait d'être lui aussi un descendant de Séleukos *Nikatôr*.<sup>61</sup> Encore au début du III<sup>e</sup> s. de notre ère à Hiérapolis de Phrygie, fondation d'origine séleucide du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.,<sup>62</sup> les élites socio-politiques de la ville décidèrent de rénover la *cavea* de leur théâtre, sur les gradins duquel les noms des tribus civiques sont encore gravés ; si nos collègues italiens ont brillamment montré que la *summa cavea* était essentiellement constituée de calcaire, non seulement il apparaît que la prestigieuse *ima cavea* proche de l'*orchestra* fut réaménagée avec des sièges de marbre, mais la *kerkis* III.1/III.2, attribuée aux tribus civiques *Seleukis* et *Laodikis* est, comble du raffinement et de translucidité, en albâtre.<sup>63</sup> Quant à l'ère séleucide remontant à Séleukos I<sup>er</sup> en 312–311 av. J.-C., elle resta en vigueur en Syrie jusqu'au VI<sup>e</sup> s. de notre ère,<sup>64</sup> et fut notamment utilisée par l'Église nestorienne, théologiquement fruit de l'évhémérisme hellénistique (à l'instar du culte royal séleucide) et de conceptions hypostatiques christianisées. *De facto*, l'ère séleucide est encore utilisée de manière marginale par l'Église assyrienne jusqu'à nos jours.

<sup>57</sup> Temple dédié par Q. Fabius Maximus Rullianus après sa victoire sur les Samnites à Sentinum (région des Marches) en 295 av. J.-C., et qui réapparaît ensuite dans l'histoire romaine au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., notamment à la fin du règne de Caligula, voire à l'époque de Domitien (cf. Tite-Live, X, 29, 14 et 18, puis X, 42, 7 ; Ovide, *Fastes*, IV, 621 ; Josèphe, *Antiquités juives*, XIX, 4, 3).

<sup>58</sup> Par exemple à Apulum (Dacie) en 154 ap. J.-C. (*AE* 1944, 28), à Rusellae (Étrurie) au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. (*CIL* XI, 2616 ; *AE* 2001, 956) ou à Anauni (Nord de la Vénétie et du Trentin : *CIL* V, 5063) toujours au II<sup>e</sup> s. de notre ère.

<sup>59</sup> Pour mémoire, on connaît à Antioche sur l'Oronte, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'épitaque et la stèle funéraire d'un dénommé *Nikatôr* (musée archéologique d'Hatay, Antakya, inv. n° 8794 ; Saraçoğlu 1997, 144, K. 151, pl. LXXVI).

<sup>60</sup> *IGLS* IV, 1264, ll. 2–4. Il s'agit manifestement d'une famille notamment apparentée aux Hérodiens et appartenant encore au II<sup>e</sup> s. de notre ère à la haute aristocratie orientale.

<sup>61</sup> *IG* II<sup>2</sup>, 3451.

<sup>62</sup> Cohen 1995, 305–308.

<sup>63</sup> Masino 2015.

<sup>64</sup> Voir notamment Strootman 2015.

## ABRÉVIATIONS

- I.Arykanda* – S. Şahin, *Die Inschriften von Arykanda*, Bonn 1994.  
*I.Magnesia* – O. Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin 1900.  
*I.Side I* – J. Nollé, *Side im Altertum. Geschichte und Zeugnisse*, vol. 1, Bonn 1993.  
*I.Side II* – J. Nollé, *Side im Altertum. Geschichte und Zeugnisse*, vol. 2, Bonn 2001.  
*MAMA* – *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, Manchester–London 1928–.  
*LGN VB* – *A Lexicon of Greek Personal Names*, vol. VB : J.-S. Balzat, R. W. V. Catling, É. Chiricat, F. Marchand, *Coastal Asia Minor: Caria to Cilicia*, Oxford 2013.  
*LGN VC* – *A Lexicon of Greek Personal Names*, vol. VC : J.-S. Balzat, R. W. V. Catling, É. Chiricat, T. Corsten, *Inland Asia Minor*, Oxford 2018.  
*WE* – J. R. S. Sterrett, *The Wolfe Expedition to Asia Minor* (Papers of the American School of Classical Studies at Athens, III), Boston 1888.

## BIBLIOGRAPHIE

- Arena, G. (2005), *Città di Panfilia e Pisidia sotto il dominio Romano. Continuità strutturali e cambiamenti funzionali*, Catania.  
Aulock, H. von (1979), *Münzen und Städte Pisidiens*, vol. II, Tübingen.  
Bean, G. E. (1965), *Side kitabeleri: The Inscriptions of Side*, Ankara.  
Belke, K., Mersich, N. (1990), *Tabula Imperii Byzantini. 7: Phrygien und Pisidien*, Wien.  
Bikerman, E. (1938), *Institutions des Séleucides*, Paris.  
Bru, H., Labarre, G., Özsaıt, M. (2009), La constitution civique de Tymandos, *Anatolia Antiqua* 17 : 187–207.  
Bru, H. (2017), *La Phrygie Parorée et la Pisidie septentrionale aux époques hellénistique et romaine. Géographie historique et sociologie culturelle*, Leiden–Boston.  
Chaniotis, A. (2015), Epigraphic Bulletin for Greek Religion 2012 (*EBGR* 12), *Kernos* 28 : 175–254.  
Cohen, G. M. (1995), *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, Berkeley–Los Angeles–Oxford.  
Cohen, G. M. (2006), *The Hellenistic Settlements in Syria, the Red Sea Basin and North Africa*, Berkeley–Los Angeles–Oxford.  
Dąbrowa, E. (2007), Samarie entre Jean Hyrcan et Antiochos IX Cyzicène, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 60 : 447–459.  
Debord, P. (2003), Le culte royal chez les Séleucides, *Pallas* 62 : 281–308.  
Dmitriev, S. (2005), *City Government in Hellenistic and Roman Asia Minor*, Oxford.  
Dumitru, A. G. (2021), On the Treaty of Apamea: The Territorial Clause, in : H. Bru, A. G. Dumitru, N. Sekunda (éds), *Colonial Geopolitics and Local Cultures in the Hellenistic and Roman East (III<sup>rd</sup> Century B.C.–III<sup>rd</sup> Century A.D.)*, Oxford : 35–48.  
Erickson, K. (2009), *The Early Seleucids, Their Gods and Their Coins*, PhD, University of Exeter.  
Erickson, K. (2013), Seleucus I, Zeus and Alexander, in : L. G. Mitchell, C. P. Melville (éds), *Every Inch a King: Comparative Studies on King and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds*, Leiden–Boston : 109–127.  
Erickson, K. (2019), *The Early Seleucids, Their Gods and Their Coins*, London–New York.  
Gauthier, Ph. (1989), *Bull. épigr.* : 402–403, n° 276.  
Hadley, R. A. (1974), Royal Propaganda of Seleucus I and Lysimachus, *JHS* 94 : 50–65.  
Iversen, P. (2012), Inscriptions from Pisidian Konane (Conana) and the Surrounding Area, *EA* 45 : 103–152.  
Labarre, G., Özsaıt, M., Özsaıt, N. (2010), Monuments funéraires et inscriptions de Pisidie (Burdur–Isparta), *Anatolia Antiqua* 18 : 59–88.

- Le Rider, G., de Callatay, F. (2006), *Les Séleucides et les Ptolémées. L'héritage monétaire et financier d'Alexandre le Grand*, Monaco.
- Ma, J. (2004), *Antiochos III et les cités de l'Asie Mineure occidentale*, Paris.
- Malay, H. (1987), Letter of Antiochos III to Zeuxis with Two Covering Letters (209 B.C.), *EA* 10 : 7–17.
- Malay, H. (2004), A Copy of the Letter of Antiochos III to Zeuxis (209 B.C.), in : H. Heftner (éd.), *Ad Fontes! Festschrift für Gerhard Dobesch zum 65. Geburtstag am 15. September 2004; dargebracht von Kollegen, Schülern und Freunden*, Wien : 407–413.
- Masino, F. (2015), The Introduction of Marble in the *cavea* of the Theatre of Hierapolis : Building Process and Patronage, in : P. Pensabene, E. Gasparini (éds), *Interdisciplinary Studies on Ancient Stone : ASMOSIA X: Proceedings of the Tenth International Conference of ASMOSIA, Association for the Study of Marble and Other Stones in Antiquity, Rome 21–26 May 2012*, vol. I, Roma : 225–231.
- Müller, H. (2000), Der hellenistische Archiereus, *Chiron* 30 : 519–542.
- Nock, A. D. (1930), Σύνναος θεός, *HSCP* 41 : 1–62.
- Nollé, J. (1993), *Side im Altertum. Geschichte und Zeugnisse*, vol. 1, Bonn.
- Nollé, J. (2001), *Side im Altertum. Geschichte und Zeugnisse*, vol. 2, Bonn.
- Payen, G. (2020), *Dans l'ombre des empires. Les suites géopolitiques du traité d'Apamée en Anatolie*, Paris–Laval (Québec).
- Ramsay, W. M. (1906), *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire: Written for the Quartercentenary of the University of Aberdeen by Seven of its Graduates*, Aberdeen.
- Robert, L. (1962<sup>2</sup>), *Villes d'Asie Mineure. Études de géographie ancienne*, Paris.
- Rostovtzeff, M. (1939), Le Gad de Doura et Séleucus Nicator, in : *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud par ses amis et ses élèves*, vol. I, Paris : 281–295.
- Saraçoğlu, A. (1997), *Antakya yöresi mezar stelleri*, PhD, Atatürk Üniversitesi, Erzurum.
- Sartre, M. (2001), *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.–III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Paris.
- Scardozzi, G. (2021), The Territory of Hierapolis in Phygia after the Greek Colonization and Some Remarks on Nikaia in Bithynia and Apollonia in Pisidia : The Evidence from Archaeological Survey and Satellite Remote Sensing, in : H. Bru, A. G. Dumitru, N. Sekunda (éds), *Colonial Geopolitics and Local Cultures in the Hellenistic and Roman East (III<sup>rd</sup> Century B.C.–III<sup>rd</sup> Century A.D.)*, Oxford : 18–34.
- Sievers, J. (2005), What's in a Name? Antiochus in Josephus' *Bellum Judaicum*, *Journal of Jewish Studies* 56 : 34–47.
- Strootman, R. (2015), *Encyclopaedia Iranica* (<https://www.iranicaonline.org/>), s.v. Seleucid Era.
- Swoboda, H., Keil, J., Knoll, F. (1935), *Denkmäler aus Lykaonien, Pamphylien und Isaurien*, Wien.
- Van Nuffelen, P. (2004), Le culte royal de l'empire des Séleucides : une réinterprétation, *Historia* 53 : 278–301.
- Welles, C. B. (1951), The Population of Roman Dura, in : P. R. Coleman-Norton (éd.), *Studies in Roman Economic and Social History in Honour of Allan Chester Johnson*, Princeton : 251–274.
- Welles, C. B., Fink, R. O., Gilliam, J. F. (1959), *The Excavations at Dura Europos: Final report V, part 1 : The Parchments and Papyri*, New Haven.
- Winkler, L. (1995), *Salus vom Staatskult zur politischen Idee. Eine archäologische Untersuchung*, Heidelberg.
- Wörle, M. (1996), Ein Weihaltar aus Kilepe / Yeşilköy, in : F. Blakolmer et al. (éds), *Fremde Zeiten. Festschrift für Jürgen Borchhardt zum sechzigsten Geburtstag am 25. Februar 1996 dargebracht von Kollegen, Schülern und Freunden*, Wien : 163–160.
- Zgusta, L. (1964), *Kleinasiatische Personennamen*, Prag.
- Zgusta, L. (1984), *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg.